

On nous écrit de Montils :

Mon cher rédacteur,

Voulez-vous me permettre d'aborder aujourd'hui dans votre journal un sujet qui n'a point trait à la politique, — cette chose si fantasque, si capricieuse, si incompréhensible, — mais qui est de nature à inspirer les plus graves inquiétudes.

Je veux parler du phylloxera, et veux vous donner un tableau fidèle, exact, des ravages qu'il cause dans notre malheureux pays.

Suivons ce chemin : nous laisserons à gauche une maison qui montre à tout passant tenté de l'oublier, le nom du député de la contrée. A la porte de ce logis fidèle, un immense JOLIBOIS apparaît encoré sur une affiche d'un bleu de ciel — aussi pur que le fond d'un cœur impérialiste, — et que le temps ne peut parvenir à corrompre. Puis, nous arriverons bientôt dans les campagnes dévastées.

Il faut, aujourd'hui que la végétation réveille la nature, visiter les vignes atteintes par le fléau (elles le sont toutes ici) ; vous n'avez jamais rien vu de plus désolant.

Quand je pense que des sceptiques essaient de nier encore toute la gravité du mal, et prennent pour une fable tout ce qui a été raconté sur le phylloxera !...

Voici des étendues considérables de vignes qui sont la proie de l'insecte indestructible. Vous apercevez bien là et là quelques ceps vigoureux, aux pousses florissantes, mais ils apparaissent si rares, que ce n'est pas la peine d'en parler. Ils forment d'ailleurs un douloureux contraste avec les souches phylloxérées, et font ressortir davantage la dévastation qui règne partout.

Les vignes plantées en corrèges et qui poussent à l'ombre des blés, paraissent, en quelques endroits, être assez épargnées, mais dans certains lieux vous ne rencontrez pas un cep vert. Vous voyez des pieds de vignes aux branches maigres ; jaunes, chétives, tenant suspendus de petits raisins à peine dessinés, faisant de vains efforts pour se développer et rebombant inertes autour du tronc.

Les autres plantes même semblent souffrir de cet état général du sol.

C'est un tableau vraiment affligeant. Aussi, nos cultivateurs ont commencé à arracher les souches malades. J'ai vu plusieurs hectares détruits ; la terre reste inculte ; l'herbe pousse où croissaient naguère des récoltes riantes...

Depuis deux ou trois ans, le mal fait des progrès rapides ; et jamais on n'eût pu supposer qu'il s'étendrait aussi promptement dans le pays.

En 1870, il apparaissait à Mérignac, près de la gare de Montils. il dévorait plusieurs *journaux de vignes* ; on pensait qu'il bornerait là son œuvre.

Mais, dans un intervalle de temps très-restrictif, il prit des proportions étonnantes ; on le vit d'abord se glisser au milieu des vignes, saisir de petits espaces puis tout à coup grandir se développer, et semer partout une ruine irrémédiable.

Car aujourd'hui, il faut désespérer d'arrêter ses funestes ravages. Le pays est dans la consternation. C'est en effet toute sa fortune, ce sont ses seuls revenus qui s'écroulent. Jugez de la gravité du désastre...

Est-ce pour nous punir d'être trop républicains que le ciel se venge ainsi ? — Hélas ! interrogez tous les *badinguets* de la contrée, ils vous répondront.

(14 juillet 1876)